

Confession d'un rescapé

par Jean-Bernard VUILLÈME

LA banquette craqua sous mes genoux. Dans la pénombre onctueuse du confessionnal, je ne distinguais qu'un lourd profil à travers le grillage en bois du parloir, un profil comme une oreille béante, un gros entonnoir à péchés. Aussitôt, à mi-voix, j'y déversai ma confession.

« Bénissez-moi mon Père, parce que j'ai péché. Je suis un rescapé, bien content d'avoir échappé à l'horrible catastrophe qui est encore dans toutes les mémoires. Qui ne chérit secrètement la catastrophe dont il serait rescapé ?

Moi, mon Père, je la chéris, je la bénis et j'en ai honte et je sais que c'est mal. Peu m'importe la catastrophe, du moment que j'en ai réchappé ! Père, mon Père, j'aime, j'adore la catastrophe qui fut ma providence ! Et je pense qu'il en va ainsi pour toutes les catastrophes : des gens grandissent grâce à elles. Je ne parle pas, mon Père, des mille petits malheurs qui abondent dans le quotidien et couvrent leurs victimes de ridicule, glissades, faux pas, maladroites et tutti quanti, non, j'évoque les grands fléaux, les poignants désastres qui font la une des journaux, entraînent la commémoration du monde et soulèvent des vagues d'émotion. Je fais moi-même partie d'une petite minorité saine et sauve et je m'efforce d'être à la hauteur des circonstances et de mon destin de rescapé pathétique. De ma vie, je n'ai jamais goûté sensation plus douce que la conscience de respirer contre la loi de la statistique (j'avais exactement une chance sur 50,8 de ne pas me retrouver parmi les morts). Dois-je l'avouer ? J'ai découvert les vertus des grands malheurs pour les survivants. Rien n'est plus comme avant, ces jours, ces semaines qui tiraient en longueur... Il s'est produit en moi comme une explosion salutaire en même temps que tout brûlait alentour et j'ai retrouvé dans le désastre le goût des larmes et le sens du tragique, puis la saveur d'un rire neutre et triste.

N'allez pas croire, mon Père, que je justifie l'indécence des rescapés. Je ne veux pas céder au triomphalisme de vivre encore. J'ai des idées bien arrêtées sur le sujet. A mon avis, il serait souhaitable que les rescapés se soient beaucoup dépensés, en pure perte et au péril de leur vie pour élargir le cercle des rescapés. Hélas, il n'y avait rien à faire, bien qu'on ait tout fait. Dans ces conditions, de jolis rescapés à la conscience bien propre peuvent jouir de leur chance exceptionnelle et songer à un avenir radieux. La catastrophe arrive toujours comme une main de fer tombée du ciel qui procède à un tri impitoyable ; d'un côté, le plus visible, elle écrase et sème la mort, mais de l'autre elle dispense une ample caresse à la minorité rescapée et distribue à quelques privilégiés ce qu'elle vient de prendre à la masse des victimes. Je pressens là un souci d'équilibre qui dépasse notre entendement, comme si une conscience supérieure, malgré les apparences, guidait le sort aveugle. Si l'on regarde bien, la catastrophe ne fait qu'amplifier un phénomène banal et naturel : les heureux puisent toujours un peu de leur bonheur dans le malheur d'autrui.

Naturellement, la catastrophe ne choisit pas toujours bien ses élus. Quand je parle de la joie du rescapé, je vois un homme jeune encore, capable de repartir de zéro, ouvert enfin à toutes les aventures et assez frais pour jouir du prestige du rescapé auprès des femmes. Moi, par exemple, je suis un rescapé modèle. Il n'en va pas toujours ainsi. Imagine-t-on l'horreur de se retrouver rescapé à soixante, septante, quatre-vingts ans, avachi, ravagé par le chagrin pour avoir tout perdu dans la catastrophe, sa femme, ses enfants, ses archives et peut-être même un bras ou une jambe ? Vieux et rescapé quand tant de jeunes, de femmes et d'enfants d'abord ont perdu la vie dans la catastrophe ? Alors, on vous en voudra, car vous aviez tout pour faire un mort qu'on aurait pu modérément regretter. On vous en voudra comme si vous étiez vous-même l'artisan d'une injustice, même si vous la dénoncez, au point que personne ne prendra la peine de voir en vous une victime de la fatalité.

Une autre difficulté guette le rescapé. Il faut s'en sortir, sinon indompa-

du moins entier ; pas de corps meurtri, en tout cas rien d'irréparable. Je vois une cicatrice sur la joue du rescapé idéal (ma cicatrice), touche discrète d'héroïsme dans sa physionomie. Pour la femme, un plâtre temporaire suffira. Les qualités morales du rescapé ne sauraient être non plus négligées. Je le veux parfait, mon Père, parfait... Et c'est cette perfection dont j'ai honte, mon Père, au milieu d'une telle désolation. Que rien ne permette d'attribuer sa survie à une quelconque lâcheté de sa part ! Il doit être discret, efficace et tourmenté. Au début, il faut qu'il pleure (pour les photos et les caméras, pas de chaudes larmes, rien qu'un regard humide) ; qu'il crie à l'injustice et maudisse la fatalité, pour la forme, bien qu'il se réjouisse au fond ; qu'il soit digne, en résumé, du miracle qu'il incarne, superbe de courage et visiblement marqué par l'événement.

Ainsi aimé du public et jalouxé par ses amis, notre rescapé intact et transfiguré par le malheur qui l'a frôlé peut repartir d'un bon pied dans sa nouvelle vie. La catastrophe m'a poussé vers l'aventure et inculqué le sens de l'éphémère, elle m'a ouvert à deux battants les portes de l'amour. Elle m'a donné le pouvoir de subjuger, simplement parce que j'y étais. D'abord, j'ai monnayé mon témoignage à la grande presse, en dosant bien mes larmes et les détails révélateurs. Ce premier succès m'a conduit à rédiger le livre que le monde attendait. La catastrophe m'a permis d'engranger des émotions et des capitaux. Seuls deux ou trois rescapés étaient en mesure de me disputer l'exploitation commerciale de l'événement ; le premier n'a pas survécu à ses blessures et les deux autres, par chance, se sont laissés entraîner sur la pente de l'alcoolisme.

Voilà, mon Père... Je vous laisse rêver à une providentielle et peu probable catastrophe qui enrichirait votre vie et la rendrait subitement palpitante. Imaginez-vous jeune rescapé qui s'approche d'une jeune rescapée (dans ces moments-là, toute timidité disparaît), vos regards, vos premières paroles, regardez les débris de votre passé, histoires consommées comme la cendre encore rouge et vous soufflez ensemble, lèvres tremblantes, vous ranimez la flamme qui s'élevait puisante et belle entre l'étreinte de vos mains. Oh ! pardon, mon Père !

Ce pourrait être où tu voudras. Sur une langue de plage inconnue pour le romantique (une aile d'avion clapote un peu au large, vos habits trempés sous le soleil) ; au bord du rougeoiement d'un incendie nocturne pour le

tragique (on vous rassemble dans une vaste couverture) ; après l'énorme déflagration pour le fataliste (tu pousses la lourde porte de l'abri pour partir en reconnaissance, vêtu de ta pèlerine et de ton masque, tu regardes et tu dis, en te tournant vers elle : « Pas à moi qui vive... pas à moi qui vive... » Elle tombe dans tes bras et tu l'enveloppes dans ta pèlerine) ; pour les sportifs, je suggère la chute d'un téléphérique, voire de tous les téléphériques dans le cadre majestueux des Alpes suisses (tu la sauves grâce à ton vigoureux bouche-à-bouche). Oh ! pardon, mon Père !

Où tu voudras, quand tu voudras. Regarde se lever le rescapé, mon frère, admire et respecte sa douleur. Bientôt, il va témoigner. Mais pour l'heure, il ne songe qu'à tout oublier, tout ce qu'il fut et ne fut pas, ce qu'il a perdu et qui le ligotait au poteau du devoir. Un miracle ne peut plus vivre comme avant la catastrophe, un miracle ne peut que se mettre à vivre. Déjà, il entrevoyait ce qu'il va gagner parmi les décombres.

Il se lève, le rescapé.

Bénissez-moi mon Père, car je ne peux m'empêcher de pécher. »

Il y eut un silence insupportable. Le Père releva la tête et je perçus l'arête d'un nez et le renflement d'une bouche lippue. Maintenant que j'avais parlé, je me sentais léger, léger comme si je venais de larguer une charge de cent kilos dans une cave et que je m'appretais à remonter vers la lumière. Ce lourd sentiment de culpabilité qui m'oppressait, une fois exprimé, me parut vraiment dérisoire. J'en venais même à douter qu'il eût constitué une confession digne de ce nom. Sans perdre une seconde, j'avais envie de quitter le confessionnal, de remonter vers la lumière. Je savais bien, pourtant, que le Père devait m'infliger une pénitence.

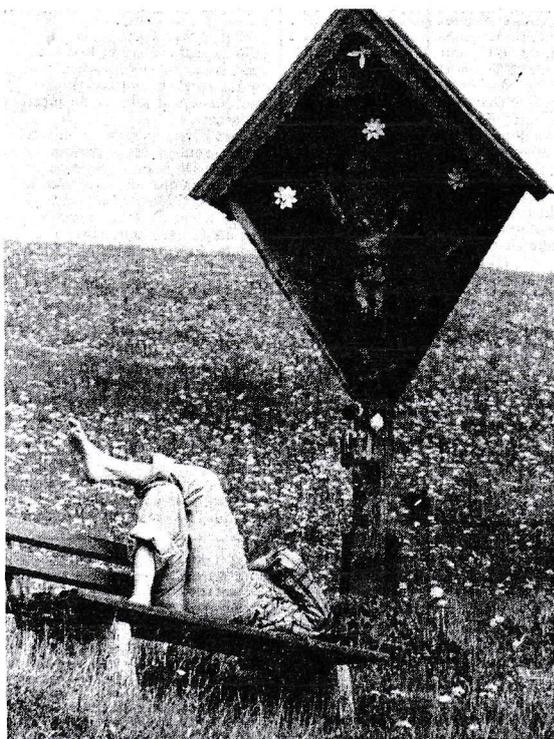
— Mon fils, murmura-t-il enfin, je connais des rescapés qui sont dans le besoin.

— Cela m'étonnerait, balbutiai-je, nous ne sommes que huit et les premiers d'assurance...

— Des milliers au contraire, et même des millions de rescapés dans le besoin ! Mon fils, tu te délesteras de ton superflu et tu le donneras aux rescapés dans la détresse... et Dieu te pardonnera et te prendra sous son aile... Amen ! Et va en paix !

— Mon Père... mon Père... c'est impossible ! impossible ! Avec mes nombreuses charges, ma maison, mes... Je veux bien faire un don, mon Père ! très volontiers, un don impor-

Photo Karl Zimmermann



— Tout mon fils, tout ! Et tu iras en paix...

— Et si je refuse ? Je n'ai pas volé mon argent, mon Père...

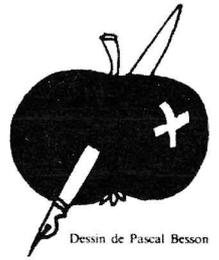
Je me disais : tu refuses et tu reviens te confesser, dans une semaine, parce que tu as refusé.

— Tu reviendras si tu ne le fais pas, mon fils. Et tu reviendras tant que tu n'auras pas tout donné. Fais confiance à Dieu ! Si tu as la foi, la foi du rescapé, il te rendra au centuple ce que tu auras donné...

Je sortis précipitamment, sans rien promettre, après un bref « Merci mon Père », troublé par l'étrange marchandage céleste qu'on me proposait. Ainsi, Dieu se présentait justement comme la catastrophe : je te prends des choses que tu crois précieuses et irremplaçables, mais je t'en rends de bien meilleures, si tu obéis.

Je n'ai pas marché. Ce que j'aime, dans la catastrophe, c'est son côté imprévisible. S'il faut planifier, je ne suis pas preneur. Et, en toute franchise, je crains, comme on dit, de jouer avec le feu : un miracle ne se produit jamais deux fois. Je refuse d'investir les gains de ma première catastrophe dans une deuxième qu'un Père organise à mon intention, avec une vague promesse de félicité. Après mûre réflexion, j'ai fait la part des choses : un don très important et anonyme a totalement éclairci ma conscience.

Cette fois, je sens que je suis un rescapé exemplaire. Merci, mon Père.



Dessin de Pascal Besson

INÉDITS

est une page réservée à des textes inédits de fiction (prose et vers) d'auteurs suisses. Parution : le premier samedi du mois.

JEAN-CLAUDE FONTANET

Né en 1925 à Genève, vit à Anières. Auteur de nombreux romans : *Qui perd gagne*, *La mascogne*, *L'effritement* (La Baconnière, 1959, 1962, 1976), *La montagne* (Table ronde, 1970), *Mater dolorosa* (L'Age d'homme, 1977). Le texte que nous publions est extrait de *Printemps de beauté*, roman à paraître ce mois-ci à l'Age d'homme dans la collection Le rameau d'or.

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Né en 1950 à Neuchâtel. Journaliste indépendant depuis 1981, vit à Cortaillod. A publié un roman, *La tour intérieure* (Éd. du Sauvage, Lausanne 1980) et deux recueils de nouvelles, *La rennirte et autres nouvelles* (Pensée universelle, 1977) et *Philote* (Éd. Piantanida, Lausanne 1983), dont les histoires ont été adaptées pour le théâtre en une pièce à un seul personnage présentée en automne dernier à Môtiers, Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds par Nago Humbert.

Printemps de beauté

par Jean-Claude FONTANET

ADenisette, je dois les plus belles vacances de ma vie. Plus jamais, autant qu'en cet été 1942, je ne ferai corps (il n'existe pas de meilleur mot) avec la nature, la canicule et la vie. J'aimerais dire : avec le bonheur — mais il y a cette fin, mon oeuvre... Nous avions rendez-vous, en général, au commencement de l'après-midi ; nous nous enfions bientôt dans la verdure. Le matin, je gagnais un peu d'argent en reppaignant un chalet appartenant à mes tantes. L'herbe était douce, toujours sèche et si douce, au pied d'un certain pin, dans la région du chemin de la Bionde. Et voici le petit bois de chênes, ses grottes vertes. Nous nous étirions si fort, j'entends encore le léger « crac » de la bretelle de ta combinaison qui saute, une fois de plus... Voici, au fond du domaine, le banc de bois moussu, d'où nous assistions aux couchers de soleil ; nous escaladions le mur d'enceinte, qui tombait en ruine ; de fermes lointaines nous parvenaient des aboiements de chiens. Couchers de soleil grandioses, telles des hymnes d'action de grâce et de louanges... Nous reviendrions parfois nous asseoir sur ce banc en hiver. Nous débarrassions simplement les bancs de la neige ! Tous nos coins à nous, nos coins romantiques... Je disais : nos « autels » ?

Tu me demandais de t'appeler « ma sœur ». Méthode Coué ? C'était plutôt, je suppose, pour t'illusionner, pour faire durer encore quelque peu ton illusion... Un gros orage éclata ; la pluie finit par trouver des trous dans l'opulent feuillage ; alors je me suis mis torse nu ! Nous fîmes un soir notre nid dans une pièce de blé. Tu étais la première, j'étais le premier... C'était pour nous que la nature était en fête. Je grimpais au sommet des cerisiers cueillant pour ma bien-aimée les meilleures cerises, les plus sucrées. J'ai attaché à la cime d'un arbre ta paire de bas déchirés, je me balançais à des lianes...

Nous avons connu ensemble les plus somptueuses nuits étoilées, semblables à d'immenses bureaux en fleurs. Jamais plus, la rosée du matin n'écillerait pareillement, sous mes yeux, de milliers de pierres précieuses. Récompenses suprêmes !... Mon oreille retrouve le doux craquement du blé mûr s'éveillant aux rayons du soleil ; ou bien c'est son bruissement, quasi métallique, sous le vent ; plus loin, du côté de la Rinnaz, élante le

mais. Je crois respirer encore la bonne odeur rude des hangars, où nous nous abritions pendant les averses, la terre est fine comme farine sous nos espadrilles ; la pluie, ainsi que des gerbes qui se défontaient. Toutes les offrandes de cet été-là ! Une fois, au pied de notre pin parasol, au tronc rose, comme éclairé, tu pleuras. « Ce n'est rien », me disais-tu, tu étais seulement « trop heureuse ». C'est sous le pin que tu suças mon sang ; je m'étais blessé à un doigt. Alors, m'avouerais-tu, depuis ce jour tu vas que c'était entre nous « pour la vie »... Nos regards se mêlaient, nos âmes mêmes s'étreignaient presque jusqu'à en défailir. Il nous semblait qu'un coin de voile se levait sur l'infini et l'éternel...

De quoi parlions-nous, pendant tant d'heures ? Nous parlions de Dieu et des fins dernières, des distances phénoménales séparant les étoiles, des arguments de Zénon d'Elée, et, bien entendu, de politique — sous les voûtes des mêmes arbres qui s'élevaient aujourd'hui (se souviennent-ils ?...). Je travaillais à démolir tes préjugés de petite bourgeoise ; ainsi, il peut n'être point infamant, comme on te l'avait fait croire, d'aller en prison, mais au contraire, dans de certains cas, admirable, infiniment enviable... Je te démontrais toute la beauté et la vérité d'une formule comme : « Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur »...

Nous revenions d'Hermance. Je me représente un ciel blanc de chaux ; la stridulation des insectes est presque infernale, l'éclair vibre sur le Jura bleu ardoise. Au voisinage de Chevrens, nous fûmes pris dans un nuage de milliards de moucheron. Il fallut mettre pied à terre. Malgré les lunettes de soleil, nos yeux en gobaient ; nos visages, nos bras et nos jambes grouillaient de bestioles. Voici la fontaine où nous nous sommes lavés ; nous l'avons baptisée d'un nom plaisant ?... Ce même jour, peut-être, nous avons trouvé un orvet. Je jouais avec lui, il s'enlaçait à mon poing, hiératique (toutes les « déflagrations du souvenir »). C'était la première fois que tu voyais un orvet. Tu n'étais pas trop rassurée. Ton regard de citadine inquiet, mêlé d'admiration... Lorsque tu plissais ton beau front de Vierge aux Rochers, tes rides ensuite ne disparaissaient pas dans l'instant, se marquant d'abord en blanc...